

en apparence empruntée à internet, représentant Anne Hébert épuisée à la fin de sa vie, au lieu d'une des nombreuses photographies mettant en relief la beauté et la vitalité de l'écrivaine?

Carolyn Sinclair
Université Laurentienne

Michel Serres. *Variations sur le Corps*. Paris: Le Pommier-Fayard, 1999. 190p. ISBN 2-746-50054-X.

Ce livre-album de Michel Serres semble mettre un point d'orgue à une longue méditation sur le corps, qui s'est accomplie par étapes au cours de son oeuvre abondante. Il avait inauguré le thème, il y a quelques vingt-cinq années dans un premier livre illustré d'images, décrivant une "errance fervente" dans "le corps morcelé" du peintre Carpaccio. Dans *Esthétiques sur Carpaccio* (Paris: Hermann, 1975) Serres "voyageait" alors dans l'oeuvre-corpus éparse du peintre, discutant de concepts d'isomorphisme, de morphologie, de symbole, de sémiotique à propos de huit de ses tableaux les plus connus.

Poursuivant ce voyage Serres constate que depuis un demi-siècle un nouveau corps humain a émergé, soumis à l'exercice, rectifié par des codes hygiénique et sanitaire, qui ont repoussé la mort de trente ans et aboli l'ancienne souffrance. Son livre, *Les Cinq sens, philosophie des corps mêlés - 1* (Paris : Editions Grasset et Fasquelle, 1985), publié dix ans plus tard interroge ce nouveau corps nu, libre, sexuel, qui se reproduit peu ou artificiellement. Ce corps changé a pour contre-exemples les squelettes ravagés d'épidémies, se multipliant et mourant par millions dans l'hémisphère Sud. Comment ces corps-là soumis au labeur, accablés de poids et de nécessités sentiraient-ils par les mêmes sens, auraient-ils une langue semblable s'interrogeait l'auteur?

La nouvelle de Balzac *Sarrasine* lui inspire un semblant de réponse aux interrogations laissées plus haut en suspens car elle illustre pour lui l'altérité, une inclusion sans dominance. A travers *Sarrasine* et *Zambinella*, la sculpture et la musique réunies dans le corps androgyne, deux corps divisés, mais réunis, fondus, mêlés, sont assemblés par Serres dans son texte *L'Hermaphrodite* (Paris : Flammarion, 1987) Il tente d'exemplifier ainsi sa philosophie des corps mêlés : par le mélange — un concept-clé de sa pensée — il propose le commencement possible d'un monde nouveau.

Variations sur le Corps marie habilement dans le texte quelques quatre-vingt-onze belles reproductions de tableaux de maîtres — en couleurs — et des photos artistiques — en noir et blanc pour la plupart — Serres reprend l'analyse de ce nouveau corps humain — considéré dans le contexte de l'hémisphère nord — qui a repoussé la mort par la prévention médicale et un régime alimentaire approprié, qui s'adonne aux sports et accomplit une variété de postures. Le livre est dédié à ses professeurs de gymnastique, ses entraîneurs, ses guides de haute montagne qui "lui ont appris à penser". Cette méditation sur le corps humain passe par une démonstration brillante mais fastidieuse en quatre étapes :

métamorphose, puissance, connaissance, vertige. Ces "têtes de chapitres" semblables à des thèmes musicaux vont s'entrelacer d'une section à l'autre à travers des envolées lyriques, de longues et divergeantes énumérations de verbes, d'adjectifs, de synonymes où le lecteur perd souvent le fil de la pensée de l'auteur. Cependant l'une d'entre elles, *métamorphose*, traverse le livre et tente de lui donner une certaine unité. Au long des pages, l'académicien prodiguera au lecteur ses réflexions pêle-mêle sur le métier d'écrivain, l'évolution, la nature, le divin, la vie et la mort.

Ce livre reste dans le droit fil de l'oeuvre de Serres par son style poétique, ses illustrations lumineuses, et par sa pensée qui s'appréhende difficilement. Comme l'a dit Bruno Latour dans ses entretiens avec Michel Serres (*Eclaircissements*, Éditions François Bourin, 1992) ses "livres ne sont pas obscurs, mais le mode de lecture en est caché." La légende accompagnant chacune des illustrations peut se lire indépendamment du texte principal et inciter le lecteur à la poursuite du fil conducteur de la réflexion de l'auteur sur le Corps. Ayant patiemment suivi le foisonnement des références et les diversions le lecteur sera finalement récompensé par une brillante démonstration du rôle cognitif du corps dans l'établissement de la culture. Le corps serait ce pont qui relie et explique la créativité de l'intelligence humaine. Serres en donne des arguments percutants mais complexes à l'image du monde contemporain qu'il ne cesse d'observer.

Geneviève James
Canisius College

Guy Goffette. *Partance et autres lieux*, suivi de *Nema problema*. Gallimard, 2000.

Qui ne se retrouverait pas, ne serait-ce qu'un petit peu, dans cet enfant se perdant dans sa cabane fabriquée au fond du jardin, hantée par les plus grands voyageurs? Bien sûr l'on songe immédiatement à Baudelaire, mais aussi à Rimbaud dont Guy Goffette fait un large usage, et encore à tous ces écrivains voyageurs, Chateaubriand, Nerval, ou même Stevenson.

La problématique est bien celle du départ. L'urgence d'un côté, de l'autre le poids des habitudes, les êtres qu'on aime, le paysage rivé à l'oeil. Guy Goffette a fini par partir, mais on se demande, il se demande s'il a bien eu raison, et le voilà bourrelé non peut-être de remords, mais à tout le moins de nostalgie. C'est pourquoi cette *Partance* revêt une telle signification. Il fallait l'art d'un grand poète, même si ici ces textes sont sous-titrés « récits », pour faire de ce véhicule tout à fait anodin, industriel, un repaire pour enfant, adolescent, adulte pas sage, lieu de tous les rêves, lieu où même les livres tombent des mains. Entre lire et partir, le choix est fait : il faut partir, il faut agir. Cette caravane, devient symbolique, allégorique, mythique. Elle ne part pas, elle ne peut plus partir. « Partance et moi, dire ce qu'elle est simplement avec des mots qui s'en iront eux aussi, un jour, comme le reste.